

condamner. Il importe donc de bien faire les lois et de bien diriger les mœurs.

La mission de faire les mœurs est plus sublime que celle de légiférer. Mais quel est le parlement des femmes où se font les mœurs ? Leur parlement, c'est le salon. L'homme tient les destinées du pays, mais la femme tient la destinée des individus. Son influence excessivement grande, on ne saurait le nier, dirige la société. Dans les relations sociales, ou elle communique ce charme intime et cette modestie qui forment une atmosphère de paix, de douceur et de bienveillance, à la faveur de laquelle les qualités du cœur et de l'esprit s'épanouissent et se développent comme la fleur délicate, dont la corolle s'ouvre aux rayons du soleil ; ou elle répand autour d'elle cet air de vanité, de mollesse et de coquetterie qui dessèche le cœur comme le vent du sud dessèche le sol et le rend improductif.

Les mœurs sont nos coutumes, nos qualités ou nos défauts. Le bon esprit ou les travers de la société nous viennent des salons. Le salon est le parlement qui fait les goûts, dirige les idées et sanctionne les principes. L'amusement le plus insipide deviendra très en vogue s'il est à la mode ; car la mode est toujours populaire, quand même elle est ridicule.

Les législateurs des salons sont ceux qui les fréquentent. Les hommes y contribuent peut-être un peu, mais il faut bien convenir que c'est l'influence de la femme qui donne l'impulsion et crée le mouvement dans cette sphère sociale. La femme doit donc être fière de son rôle, bien que les résultats ne répondent pas toujours à la sublimité de sa mission. Ce n'est pas de la flatterie, mais les hommes trouvent que la femme, j'entends la femme d'esprit, rempli, dans le cercle qu'elle préside, le rôle d'une fée bienfaisante. Elle sait par sa bonne humeur et sa franche gaieté émailler la conversation de mots plaisants et de traits piquants, comme la main de Flore parsème nos jardins de roses odorantes, sans oublier les épines.

La femme aimable contraste agréablement avec ces parleurs égoïstes qui, voulant accaparer à leur profit l'attention de toute la réunion, sont comme ces machines pneumatiques dont l'action est d'absorber tout l'air respirable. Ces causeurs à longue haleine réussiront souvent à faire passer assez bien leurs insignifiances, à la faveur des éclats de rire. Il n'y a que les gens d'esprit qui les jugeront. Il y a souvent deux camps. Tout le monde sait assez de quel côté est le grand nombre pour me dispenser de me prononcer. N'importe ; c'est déjà un talent que de pouvoir cacher son insignifiance. Il y en a d'autres qui sont encore plus habiles et qui parviennent à faire parade de qualités qu'ils n'ont pas. C'est de la contrefaçon, il est vrai, mais comme tout le monde n'est pas connaisseur, la pierre brillante sera prise pour du diamant.

D'ailleurs le principe du faux paraît être mis en pratique ; car on retrouve le faux partout : dans les conversations, dans le ton, dans les manières, dans les toilettes et jusque sur les figures. L'artifice est devenu à la hauteur d'un art.

Pour beaucoup, l'éclat d'une belle parure est ce qu'il y a de plus enviable. On me dira peut-être qu'on a ce qu'on peut. Il est bien vrai que pour posséder une brillante toilette, il suffit d'avoir de l'argent ou du crédit, tandis qu'on peut assez difficilement feindre d'avoir de l'esprit. On voit communément des gens—jeune homme ou jeune fille—compter, pour faire impression, bien plus sur leur parure que sur les qualités du cœur ou de l'esprit.

J'énonce le fait d'ailleurs sans blâmer per-

sonne. Après tout, ces gens ont peut-être raison. S'ils s'aperçoivent qu'ils ont plus de succès avec des ornements qu'avec de l'esprit, ils auraient bien tort de se priver de ces avantages !

Lorsqu'on voit que chacun cherche à attirer dans sa volière l'oiseau dont le plumage est plus riche et plus brillant que celui des autres, qu'on délaisse pour n'admirer que le bipède élégant, il n'est pas étonnant alors de voir se répéter la fable du geai se parant des plumes du paon. Si on tient plus au plumage qu'au ramage, il faut suivre les goûts du siècle.

Ce sont là les lois du gouvernement des salons. Ce n'est plus le bon sens qui fait les lois, mais ce sont les lois qui font le bon sens : c'est plus facile. Une autre chose que notre code social tolère avec beaucoup de complaisance, c'est l'ignorance. On en fait même parade, si je puis m'exprimer ainsi. Il y en a qui vont jusqu'à ignorer leur ignorance ; ce sont les plus contents d'eux-mêmes. Quand on a réussi à écraser ses semblables par ses toilettes, ses dorures et ses dentelles, on peut se passer de science et d'esprit. Il ne serait peut-être pas hors de propos d'amender un peu les lois du code des salons.

MARIE.

### LE FESTIN DE CYPLOT.

Quoique chien, il a presque un nom d'homme. Il s'appelle Cypiot. Son maître,—un fermier de St-H\*\*\*,—l'a ainsi baptisé parce que c'est véritablement un galopin de chien. Tranchons le mot, un voyou à quatre pattes. Il a l'œil roublard, l'air effronté, vagabonde quatre jours sur sept. Il ressemble vaguement à un chien de chasse. D'ailleurs d'une intelligence surprenante. Non seulement il exécute toutes espèces de tours, comme un vrai saltimbanque, mais il fait des commissions, et porte supérieurement les paquets. Et, quand il n'est pas en rupture de domicile légal, c'est toujours lui qui est chargé du panier de sa maîtresse pour aller aux provisions.

J'avais été présenté à Cypiot par son maître ; il avait bien voulu m'honorer tout de suite d'une certaine camaraderie et ne manquait jamais de venir me saluer à sa manière, en remuant poliment la queue. Et si, pendant notre conversation, quelque canard ou quelque dindon s'aventurait indiscrètement trop près de nous, Cypiot lui sautait dessus tout de suite, pour lui apprendre à vivre, et le volatile se sauvait éperdument en poussant des cris affreux.

\*\*\*

Il y avait toujours, dans la basse-cour, une douzaine d'oies au moins. Le propriétaire de Cypiot les élevait pour les vendre, mais il gardait invariablement la plus grasse pour sa consommation personnelle. On la mangeait en famille, le jour de Pâques, et c'était une rude aubaine pour Cypiot, car la carcasse tout entière lui était attribuée. Aussi pas de danger qu'il vagabondât ce jour-là ! Il savait très bien quand ce jour revenait, parce que le matin, au retour du marché, il rapportait dans sa gueule un panier plein de pommes destinées à bourrer l'oie. C'était un signe auquel il n'y avait pas à se méprendre : des pommes le matin, cela signifiait qu'il y aurait une carcasse d'oie le soir. Le choix de la victime semblait du reste peu préoccuper Cypiot, et il ne faisait attention à elle qu'une fois qu'elle était sur le feu. Mais alors à partir de cet instant, il la surveillait étroitement, assis tout près, et se léchant voluptueusement le museau.

Or, il arriva cette année que, dès la première quinzaine d'octobre, le maître de Cypiot avait vendu toutes ses oies. Il n'en avait gardé qu'une, qui avait déjà échappé à la mort plusieurs années de suite et qu'on appelait irrévèrement tante Sophie, parce qu'elle ressemblait à une vieille parente du fermier, qui avait des yeux tout ronds et un long nez tout aplati. Cypiot et tante Sophie, jusqu'alors, n'avaient pas paru vivre en mauvaise intelligence. Ils ne se parlaient pas, voilà tout. Mais tante Sophie ayant eu un jour la malencontreuse idée d'aller voir s'il ne restait pas quelque chose de bon à manger dans l'écuille de Cypiot, celui-ci fit une scène. L'oie répondit à coup de bec, et le chien ne fut pas le plus fort. Pour dire la vérité, il reçut une volée, et à partir de ce moment la guerre fut déclarée. Les deux adversaires se manifestaient leur rancune par tous les moyens possibles, se chargeant par derrière, se volant réciproquement leur nourriture, etc. Cypiot surtout paraissait exaspéré d'avoir le dessous. Et il creusa sa cervelle de chien pour trouver une vengeance pratique, lorsque, le matin du 12 avril, il eut une joie ineffable. Il constata que le panier qu'il rapportait du marché était plein de pommes.

Donc, il mangerait de l'oie le soir, et puisque tante Sophie était la seule oie disponible, c'était sa carcasse qu'il aurait. Il fut à la maison cinq minutes avant sa maîtresse. Et, la première chose qu'il fit, ce fut de sauter dans la basse-cour par la fenêtre de la cuisine, tenant toujours le panier entre ses dents. D'un air provocant, il alla le poser devant tante Sophie, qui se redressa aussitôt avec une physionomie d'un air pimbeche. Ils restèrent ainsi bec à nez pendant quelques secondes, puis tante Sophie, comme doulousement impressionnée par la vue des pommes, céda la place, et s'en alla mélancoliquement se tapir sous le toit du hangard où elle avait élu domicile.

Cypiot s'assit devant et attendit. Il n'attendit pas longtemps, car, un quart-d'heure plus tard il eut la satisfaction de voir arriver sa maîtresse avec un couteau énorme. Tante Sophie fit de très grandes difficultés pour passer de vie à trépas, évidemment humiliée d'être ainsi traitée devant son ennemi, qui remuait féroce-ment la queue.

\*\*\*

Le soir j'étais invité à réveillonner par le fermier.

En attendant que l'oie fût cuite, nous nous chauffions autour du poêle. Cypiot ne quittait pas feu tante Sophie des yeux. Tout, dans son attitude, manifestait une jubilation extraordinaire.

Quant on servit l'oie, il s'assit aux pieds de sa maîtresse et attendit le grand moment. Il arriva enfin, et la carcasse, quasi dépouillée, lui fut donnée sur une assiette. Il la happa, s'élança vers la porte, et fit comprendre par une mimique expressive qu'il désirait sortir.

—Ouvre-lui, dit le fermier, il veut aller manger dans sa niche.

Mais ce ne fut pas vers la niche que se dirigea Cypiot. La carcasse entre les dents, il se mit à parcourir la basse-cour avec agitation. Après avoir fait inquisiteur une cinquantaine de tours, il finit par s'arrêter devant la porte du hangard où se tenait habituellement tante Sophie. Et là, se couchant par terre, et tenant toujours la carcasse, il attendit. Nous comprîmes alors ce que cherchait Cypiot. Dans son raisonnement de chien, l'oie, bien qu'il l'eut vu tuer et manger, était encore là, et il voulait se payer la jouissance de dévorer sa carcasse devant elle ; de temps en temps, il poussait de